

Blocus (Le Siège)

Réalisation : Sergueï Loznitsa

Production : Saint Petersburg Film Studio, 2005

Distribution : Deckert Distribution

35 mm, noir et blanc, 52 min

*« Toi qui n'es pas devenue ma tombe
Ville de granit, ville infernale et chère,
Tu es pâle, figée et muette.
Mon ombre est sur tes murs,
Mon reflet est sur tes canaux ».*

(Anna Akhmatova,
Poème sans héros, récits de Saint-Pétersbourg)

Blocus est le dernier documentaire du cinéaste d'origine ukrainienne Sergueï Loznitsa. Ce film relate le siège de Leningrad établi pendant la seconde guerre mondiale, en septembre 1941, par l'armée allemande et qui n'a pu être levé qu'en janvier 1944. D'une durée infernale, ce sont ces 900 jours de blocus, que le cinéaste a voulu capter. Il montre le mécanisme d'une destruction, celle d'une ville devenue fantomatique, sa population errant parmi les ruines et les milliers de morts quotidiens.

Ce documentaire marque une nouvelle étape dans le travail du cinéaste, dans la mesure où le film a été réalisé uniquement à partir d'images d'archives. Le film repose sur un parti pris esthétique fondamental et inédit pour Loznitsa, qui consiste à chercher à donner naissance à une œuvre à partir d'une matière préexistante. Ainsi, il a effectué un long travail préparatoire de récupération, de visionnage et d'assemblage des archives autour du blocus de Leningrad en vue de trouver la matière la plus juste. Cette justesse du regard dans l'appréhension d'un événement tragique conduit à l'élaboration d'une tonalité singulière : une cruelle douceur mène cette marche funèbre. Ces archives d'époques sont d'une grande variété. La construction des séquences est souvent étonnante par la diversité des valeurs de plans pour une même situation tout comme la richesse de la composition des images. Cette diversité nous permet de voir avec stupeur que la mort est devenue un élément quotidien de ces habitants. Plus le film évolue, plus il y a une emprise de la mort dans chacune des images. Le chaos agit en silence dans une ville qui respire la mort. Le film progresse, scandé par la démultiplication des cadavres : la mort a investi la ville et la facture des images. Dans la rue, sur le trottoir, devant les portes, les corps ne sont pas évacués, ils gisent, sur la neige, enroulés dans des draps blancs. Progressivement, Loznitsa conduit le spectateur vers un sommet douloureux dont le paroxysme est atteint par le dernier plan du film. Une pendaison brutale de plusieurs individus apparaît en contre point du plan précédant où des hommes profitaient de la beauté d'un feu d'artifice. A l'horreur d'une mort de masse, inexorable et injuste répond, déjà

lointain, l'écho furtif et lumineux de la vie. Nous sommes devant une vérité amère qu'il nous dévoile avec poésie. C'est notre histoire, son histoire, son « spleen » ou l'impuissance devant le déjà-là et l'inquiétude face à l'à-venir. Et les images d'archives sont bien la preuve douloureuse qu'il s'agit d'une vérité.

Un judicieux travail de montage, visuel et sonore, a permis de donner une forte dimension poétique au documentaire malgré la dureté des images et la douleur du propos. Au début du film, règne l'étrange impression que la vie se déroule paisiblement. Les gens déambulent dans leur quotidien et la ville semble vivre à son rythme. Les montgolfières laissent même croire à une fête qui se prépare. Cependant, le silence est avertissement. Un malaise règne, s'étend, avant d'étaler son lot de barbarie. Nous sommes dans une moiteur sonore quelque chose de palpable mais de jamais proprement identifiable. La bande-son du film évolue habilement. Au départ c'est la ville et ses bruits coutumiers. Ici jamais de bruits de guerre, de bombardements, uniquement son résultat. Il y a des « non-dits » dans cette bande-son qui donnent plus de poids au drame et à la violence des images. Le cinéaste semble vouloir dire qu'il n'y a pas de mots justes pour exprimer cette situation. L'inquiétante étrangeté de cet univers sonore calme et pourtant si éprouvant est mise en place par l'ingénieur du son Vladimir Golovnitsky également au service de Sharunas Bartas, ancien camarade de classe de Loznitsa au VIGK à Moscou.

Ce film qu'il n'a pas tourné, mais qu'il a imaginé et fabriqué au montage est d'une aussi grande qualité plastique et poétique que le reste de son travail. Loznitsa a su manipuler avec justesse cette matière préexistante. Ce film par sa structure et son évolution aurait pu s'intituler *Chronique de Leningrad* car il ne faut pas oublier que nous sommes avant tout des spectateurs et, en tant que spectateurs, le travail de ces cinéastes doit nous permettre de ne pas oublier et de prendre conscience de certaines réalités amères de notre histoire.

Aurélien Vernhes-Lermusiaux

Extrait de Images documentaires n°57/58 (2006)

Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue